

LA DESCRIPTION DU YÉMEN ET DU ʿUMĀN DANS LE *K. AL-MASĀLIK WA-L-MAMĀLIK* D'AL-BAKRĪ

JEAN-CHARLES DUCÈNE^{*}
(Bruxelles)

Les chapitres du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'Abū ʿUbayd al-Bakrī concernant le sud de la péninsule arabique (Yémen et ʿUmān) nous livrent une matière importante et originale. D'abord, ils témoignent de l'aspect compilatoire de tout l'ouvrage quoique l'auteur ait réorganisé son matériel selon un ordre particulier. S'il y a des redites, l'un des mérites de l'ouvrage est néanmoins d'avoir conservé des textes perdus par ailleurs, c'est notamment le cas des itinéraires du Yémen dont on peut en grande partie identifier les toponymes et les directions. En outre, ils donnent aussi des remarques sur l'habitat ou des usages particuliers qui attestent de la réalité des observations de ou des informateurs. Enfin, il nous semble qu'un faisceau d'indices désigne al-ʿUḍrī, maître d'al-Bakrī, comme source principale de ces chapitres. Quoi qu'il en soit, ces pages renseignent tant sur le sud de la péninsule arabique au 5^{ème}/11^{ème} siècle que sur l'histoire de la littérature géographique arabe.

Mots-clés : al-Bakrī, al-ʿUḍrī, Yémen, ʿUmān, géographie arabe.

1. Introduction

Abū ʿUbayd al-Bakrī¹ (m. 487/1094) est connu, entre autres, pour son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* dont les informations historico-géographiques ont été exploitées depuis longtemps pour l'Afrique du Nord ou l'Europe de l'est. L'édition complète de l'ouvrage nous livre une matière jusqu'ici inconnue touchant surtout l'est de la Méditerranée et le Proche-Orient², au sein de laquelle les chapitres concernant le sud de la péninsule arabe apportent descriptions et itinéraires originaux. Ce sont ces chapitres qui seront ici traduits et commentés.

Etrangement, le *Muʿğam mā staʿğama* de l'auteur ne reprend pratiquement pas les informations collationnées dans le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, à croire que les deux ouvrages ont été écrits séparément.

^{*} Jean-Charles Ducène, l'Université Libre de Bruxelles. 16, rue Buchet, 6140 Fontaine-l'Évêque, Belgique, e-mail : jean-charles.ducene@ulb.ac.be

¹ Pour une bibliographie des études anciennes : E. Levi-Provençal (1960).

² Nous avons commenté ailleurs la partie consacrée à la Palestine : Ducène (2003b).

Il est à remarquer que le texte d'al-Bakrī est passé en partie dans le *Rawḍ al-mi'ṯar* d'al-Ḥimyarī (m. 900/1494), dont les notices sont parfois plus étendues que le texte édité ou offrent une lecture différente pour les toponymes. Al-ʿUmarī (700/1301–749/1349) (al-ʿUmarī 1985, p. 149) donne une citation d'al-Bakrī relative au Yémen que l'on ne retrouve pas dans notre texte. A l'époque moderne, seul Alois Sprenger (Sprenger 1864, pp. 116–117, p. 121, p. 125, p. 134 et p. 139)³ et, à partir de lui, Adolphe Grohmann (Grohmann 1933, pp. 126–131), ont tenté de tirer parti des itinéraires d'al-Bakrī pour ces régions.

2. Sources

Pour la péninsule arabique en général et la Mekke en particulier, les sources d'al-Bakrī (Ferre 1986, pp. 185–214) sont al-Ḥamdānī (m. 334/945), al-Ġayhānī (ca 287/900) et al-Azraqī (m. 244/858). Pour les régions qui nous occupent, aucun auteur n'a été formellement identifié, nous pouvons cependant signaler des textes parallèles qui offrent une matière très proche, parfois même dans la formulation. Parmi les textes anciens, il faut citer Ibn al-Faqīh (début 4^{ème}/10^{ème} s.) mais aussi al-Iṣṭaḥrī (1^{ère} moitié du 4^{ème}/10^{ème} s.) selon une version inédite de son *Kitāb ṣuwar al-aqālīm* (Ducène 2003a)⁴.

Ces sources anciennes ne sont pas tout, car la mention par deux fois d'Abū l-Futūḥ al-Ḥasan ibn Ġaʿfar al-Ḥasanī (m. 430/1038) et des détails donnés à propos d'événements historiques relatifs à la Mekke montrent qu'une source ou un informateur légèrement antérieur à al-Bakrī et qui connaissait la péninsule a été utilisé. Or, Abū l-ʿAbbās Aḥmad ibn ʿAmar al-ʿUḍrī (m. 478/1085) fut l'un des maîtres d'al-Bakrī et une de ses sources pour l'Espagne, Chypre et la Sicile (Ferre 1986, pp. 196–197 ; Molina 2002 ; Mu'nis 1986, pp. 81–96, p. 81⁵) ; et par Yāqūt (Yāqūt 1990, II, p. 524 [Dalāya], IV, p. 498 [Kadā'] et V, p. 140 [al-Mariyya]) nous savons qu'al-ʿUḍrī accompagna son père en Orient en 408/1017, qu'il arriva à la Mekke en *ramadān* de la même année et qu'il y resta jusqu'en 416/1025. Pendant ce temps, il reçut l'enseignement, entre autres, d'Abū l-ʿAbbās al-Rāzī tandis qu'il s'informait auprès de ʿIraqiens, de Syriens et de Ḥurāsāniens arrivant à la Mekke. Yāqūt dit aussi qu'il interrogeait les gens versés en toponymie. Selon son élève al-Ḥumaydī (ca 420/1029–488/1095), il écrivit de grandes parties de ses ouvrages dans la ville sainte. Rentré en Andalus, il composa notamment un ouvrage de géographie connu sous deux titres : *Tarṣīʿ al-aḥbār*, selon le seul manuscrit fragmentaire conservé de l'ouvrage (al-Ahwānī 1965)⁶ ou *Nizām al-murğān fī l-masālik wa-l-mamālik*, selon

³ L'auteur n'indique pas de quel manuscrit il fit usage.

⁴ Le manuscrit en question est le manuscrit 3007 de la Chester Beatty Library de Dublin.

⁵ Avec citation d'al-Ḥumaydī.

⁶ L'éditeur signale, page *nūn* de l'introduction, qu'avant les chapitres sur l'Andalus le ms. présente quelques pages relatives à l'Égypte, à la Syrie (distances, *ḡund* et étymologie), à Ḥomṣ et au *ḡabal* al-Bāzar [sic] au Kirmān. Or, pour les trois derniers cas, al-Bakrī donne dans le *K. al-*

Yāqūt et al-Qazwīnī⁷. Or, si par les citations d'al-ʿUḍrī conservées chez al-Qazwīnī (Kowalska 1967, pp. 77–79 ; Roldán Castro 1990, pp. 63–68) et al-Ḥuḥrī (al-Ḥuḥrī 1968, p. 32 et index), il semblait que l'auteur avait une inclination pour la merveille, il apparaît par le texte édité qu'il consacre tout autant son attention aux itinéraires, aux biens produits, à la description des grandes villes et aux faits historiques. Serait-il alors abusif de le considérer comme source potentielle d'al-Bakrī aussi pour ces chapitres-ci ? D'autant que, d'après nous, une anecdote au sujet des perles du ʿUmān proviendrait de cet auteur. Le texte édité d'al-ʿUḍrī ne représente qu'un septième de son ouvrage, il reste à espérer qu'une heureuse découverte apporte la confirmation de cette hypothèse.

3. Traduction

Après avoir abordé l'histoire des rois d'al-Ḥīra, surtout par des emprunts à al-Masʿūdī, al-Bakrī se consacre à la péninsule arabe.

*Les particularités de la péninsule arabe*⁸

« Parmi celles-ci, on compte les perles inestimables *al-qaṭrī*, que l'on ne trouve que dans la région du Šīḥr. [Ainsi] on avait trouvé dans l'île [lacune] une perle sans pareille dans aucune autre pêcherie pour sa grosseur, sa pureté et sa structure équilibrée. Aujourd'hui, elle est dénommée auprès des rois *al-yatīma* (Buzurk ibn Šahriyār 1883, pp. 131–137 ; Miquel 1980, pp. 383–384) (litt. < l'orpheline >) à cause de son extrême rareté. Quant au béryle (*al-zabarğad*), on le trouve dans une île appelée Zabarğada⁹, entre al-ʿAwnīd et al-Ḥawrā'. La cornaline (*al-ʿaqīq*)¹⁰ est répandue dans la péninsule mais la meilleure est chinoise, tandis que le meilleur onyx (Clément-Mullet 1868, pp. 162–170, spc. p. 164, provenance du Yémen) (*jazʿ*) est yéménite quoiqu'on en importe aussi de Chine, qui n'a pas son équivalent. Aucun jaspe (Clément-Mullet 1868, pp. 226–230, spc. p. 227, provenance du Yémen) (*al-yašb*) n'égale celui du Yémen. Il fait partie des merveilles du monde¹¹ ;

masālik wa-l-mamālik une matière apparemment proche. Al-Bakrī (1992, p. 460–4621 [Syrie : *ğund*, étymologie et Ḥoms], p. 444 [*ğabal* al-Bāraz]).

⁷ Yāqūt (1990, II, p. 524 [Dalāya] et V, p. 140 [al-Mariyya]) ; al-Qazwīnī (1984, p. 496 et p. 505).

⁸ Al-Bakrī (1992, pp. 361–370).

⁹ Sur cette île : Clément-Mullet (1868, p. 75) ; Bourguignon d'Anville (1766, p. 233).

¹⁰ Nous lisons *ʿaqīq* et non *ʿatīq*, comme les éditeurs (Clément-Mullet 1868, p. 157 et sq., spc. p. 160, provenance du Yémen).

¹¹ Buzurk ibn Šahriyār (1883, p. 170). Ibn al-Faqīh (1885, p. 36), les deux à propos de l'alun (*šabb*).

en effet, il tire son origine de l'eau qui coule sur une montagne et qui se solidifie avant d'arriver au pied. L'ambre marin est [aussi] originaire du Yémen alors que la pierre à aiguiser vient du Ḥiğāz, la majeure partie provenant d'ailleurs de la région de Ḥaybar, près de Médine ; et les pigeons en apportent de là à la Mekke !

L'olibum (*al-lūbān*)¹² ne se trouve qu'au Yémen, au Šiḥr et au Ḥaḍramawt, d'où il est exporté entre autres en Inde, en Chine et au Ḥurāsān. Ses arbres sont semblables aux mûriers à l'exception qu'ils ne sont pas feuillus, mais portent toutes leurs branches. La¹³ laque (*al-lukk*) et l'encens (*al-kundur*) poussent aussi au Šiḥr, ils sont portés par leur arbuste comme l'olibum (*lūbān*), ainsi que la laque indienne et la gomme arabique (*al-samg*), qui provient de l'acacia (Miquel 1980, p. 395, note 1) (*ṭalh*). Quant au bdélium (Miquel 1980, p. 468, note 5) (*muql*), il ne se rencontre qu'au Yémen et il est exporté de là dans le monde entier.

Le *sanān* est un arbre rouge, c'est le tamarinier indien ; au Yémen, il pousse notamment au Ḥaḍramawt d'où il part vers l'étranger. La laque ne se trouve qu'au Yémen, d'où elle est transportée en Egypte sur ses branches, et de là partout ailleurs. La myrrhe n'existe qu'au Yémen et la meilleure provient de [l'île] de Suqūṭrā. Le *qilqilān*¹⁴, la châtaigne (*al-qastall*) douce et le *wars*¹⁵ sont tous yéménites et exportés de là vers l'étranger. Le cassier (Ibn al-Bayṭār 1888, pp. 64–67) (*al-ḥiyār šanbar*) est présent au Yémen alors que les moringas (Ibn al-Faqīḥ 1885, p. 25 ; Miquel 1980, p. 424, note 8) (*al-bān*) sont nombreux au Ḥiğāz, d'où ils sont transportés. Le sucre du *uṣar*¹⁶ est propre à la Yamāma, c'est une belle plante qui a l'aspect des dattes qui se mettent à mûrir ; on utilise les fleurs du meilleur. Le séné *al-ḥaramī* se trouve à la Mekke, d'où il est exporté.

Caractéristiques¹⁷ sont les lances fabriquées à Ṣanʿā' à partir du cuivre (*al-ḥirāb... min al-quṭr*), car on ne peut l'employer ailleurs à cet effet ; de là, elles sont exportées. De même, les manteaux et les turbans ʿadanites, les tissus de coton de Suḥūl et le cuir d'al-Ṭāʾif, que l'on ne fabrique ainsi nulle part ailleurs ; et finalement les vaches à la peau bariolée, qui sont dans le territoire (*miḥlāf*) des Banū Mağīd, les sandales

¹² Abū Ḥanīfa al-Dīnawarī et Ibn Bayṭār donnent *lubān* comme synonyme de *kundur*, celui-ci étant persan (al-Dīnawarī 1975, p. 249 et p. 253 ; Ibn al-Bayṭār 1883, p. 200 et p. 228).

¹³ Al-Ḥimyarī (1975, p. 339 [Šiḥr], fin de l'article).

¹⁴ Il s'agit de la Cassia Tora (al-Dīnawarī 1975, p. 223 ; Ibn al-Bayṭār 1888, pp. 101–102).

¹⁵ Il s'agit du ménécyle, plante tinctoriale propre au Yémen (Miquel 1980, p. 464, note 6 ; Ibn al-Bayṭār 1888, pp. 409–411).

¹⁶ Il s'agit de l'Asclépiade : un suc sort des jointures de ces branches tandis que ses fleurs sont utilisées, entre autres, pour la préparation des peaux pour le tannage (al-Dīnawarī 1885, pp. 132–136 ; Ibn al-Bayṭār 1882, p. 448).

¹⁷ Al-Ḥimyarī (1975, p. 360 [Ṣanʿā']) : « On fabrique à Ṣanʿā' des étoffes de coton rayées » (*al-ḥibarāt min al-quṭn*).

faites dans leur peau joliment bigarrée de blanc et de noir sont vendues plusieurs dinars.

Ṣan‘ā’ (Ibn al-Faqīh 1885, p. 34) ne connaît de pluie ni en Ḥazūrān ni en Āb, un peu en Aylūl, mais seulement l’après-midi. Dans la plupart des cas, les gens se rencontrent dans l’avant-midi alors que le ciel est clair et sans nuage. On dit [en proverbe] : « Dépêche-toi avant que le ciel ne nous assaille ! » Car ils savent qu’il pleuvra nécessairement alors (soit l’après-midi). »

Suit alors une anecdote rapportée d’Ishāq ibn al-‘Abbās ibn Muḥammad al-Hāšimī sur la pluie et ses bienfaits, ensuite al-Bakrī retourne à la description géographique.

« Les villes du Yémen et les étrangetés de leurs habitants »

La route de Ṣan‘ā’ à Ḍamār – ce sont deux villes d’étape – passe par la route de Falaš (?), c’est une montagne, puis par le village appelé Ġardān. Sur cette route, se trouve une vallée dont il est fait mention dans le Livre d’Allāh et qui est renommée chez eux. La plupart des arbres sont des tamaris et des acacias. Dans cette région, il y avait une idole adorée à l’époque préislamique. Avant d’arriver à Ḍamār, il y a des mosquées [fondées] par des compagnons du Prophète, notamment celle de Mu‘āḍ ibn Ġabal. Les Yéménites la vénèrent et s’y rendent en pèlerinage. Il y a une autre route depuis Ṣan‘ā’, traversant des villages qui se succèdent, des endroits boisés et des jardins continus. L’air est tempéré jusqu’au village de Ḥawlān (al-Ḥimyarī 1975, p. 224 [Ḥawlān]), qui est un lieu de résidence pour leur seigneur. Le village est d’un climat froid, mais il possède de belles constructions ; il dispose de bains, d’échoppes (*ḥawā-nīt*)¹⁸ et de fruits. De là, on passe entre deux montagnes, par des rivières, par une terre fertile et des villages qui appartiennent aux Qays, pour aboutir à Ḍamār.

Ḍamār (al-Ḥimyarī 1975, p. 256 [Ḍamār]) est une grande ville mais inférieure à Ṣan‘ā’, elle appartient d’ailleurs à ses provinces. Elle possède une muraille de belle construction. Elle est entièrement faite de châteaux (*quṣūr*) aux portes lumineuses, avec de nombreux jardins, des cultures, des demeures (*qirār*) et maisons d’importance (*dasākir*). Ses biens sont nombreux et bon marché. Leur dirham est yéménite et leur dinar est frappé. Leur eau provient de sources vives, tandis que leurs puits sont proches des cultures de plantes rampantes (?) (*aršīya*). Il y a des mosquées et un grand nombre de vestiges qui remontent à Mu‘āḍ ibn Ġabal, mais Allāh est plus savant.

¹⁸ Peut-être faudrait-il lire *ḥānāt*, comme l’un des mss et al-Ḥimyarī.

La route de Ḍamār à Zabīd : on passe par des villages sans discontinuité jusqu'à la ville de Bašām¹⁹, qui est une étape. C'est une ville agréable avec des maisons de trois cents coudées sur trois cents, creusées dans un rocher dur. Ensuite, on va vers la vallée d'al-Rabīḥ, dont les arbres sont des *dūs/dawas*²⁰ (?). Puis, on passe par des côtes et des descentes pour aboutir à une vallée appelée 'Allān, que l'on traverse jusqu'à la ville d'al-Ġanad (al-Ḥimyarī 1975, p. 175 [Ġanad]). C'est une grande ville fertile, bien fournie en biens. Il y a une mosquée dont l'édification revient à Mu'āḍ ibn Ġabal, c'est celui dont on a dit que sa chamelle s'agenouilla à cet endroit et il dit : « Dégagez sa route car elle est commandée [par Allāh] ! » Et il ordonna la construction de la mosquée à cet emplacement. Puis, la chamelle s'agenouilla aussi à Ṣan'ā' et une mosquée y fut édifée. La population d'al-Ġanad est šī'ite. On exporte de là vers la Mekke et ailleurs des pièces de tissu en coton fabriquées à Suḥūl (al-Ḥimyarī 1975, p. 308 [Suḥūl]), qui est une vallée proche d'al-Ġanad.

D'al-Ġanad, on passe par une plaine désertique où il y a des noyers et des jujubiers (*nabīq*) pour aboutir à Ma'āfir²¹ (à lire : Ma'āfir), c'est la ville de Ṣabir (al-Ḥimyarī 1975, p. 354 [Ṣabir]), qui est une montagne où il y a mille villages²², et son ascension prend un jour. Au sommet, il y a des cours d'eau et des moulins. La largeur de cette montagne est de vingt-cinq parasanges. Puis, on passe par des déserts et des sables pour arriver à Zabīd (al-Ḥimyarī 1975, p. 284 [Zabīd]). Il n'y a pas au Yémen, après Ṣan'ā', une ville plus peuplée et plus riche en biens que Zabīd. Ses jardins sont vastes, elle a beaucoup d'eau et ses fruits sont, entre autres, des bananes. Le poids de leur dinar est de quatre dirhams, et leur dirham fait douze parties de [nos] dinars.

La route de Zabīd à Mahra : de Zabīd à 'Adan, il y a dix parasanges par la côte, dans une steppe inhabitée où ne passent que les chasseurs et les voyageurs. Il y a des lieux d'étape et des puits. On arrive ainsi à Ḥawlān et ensuite à Mahra.

La route de Ḍamār à Mankat : de Ḍamār on va à Ḍālān²³, qui est une petite ville aux belles constructions de pierre, avec une mosquée mais dépourvue de muraille. Elle est distante de Ḍamār de quatre parasanges. Qui veut s'y arrête ou la délaisse.

¹⁹ Al-Ḥimyarī (1975, p. 113 [Bašām]), l'éditeur propose de lire Šībām.

²⁰ Ibn al-Bayṭār n'enregistre aucune plante sous ce nom, peut-être devrait-on lire *dūm*, « palmier nain ».

²¹ Al-Ḥimyarī (1975, p. 284 [Zabīd]), l'éditeur propose de lire Ma'āfir.

²² Nous lisons *qarya* comme al-Ḥimyarī et l'un des mss d'al-Bakrī, et non *qubba* « coupole » comme la leçon retenue par les éditeurs.

²³ Nous lisons Ḍālān comme al-Ḥimyarī et non Wālān comme al-Bakrī (al-Ḥimyarī 1975, p. 256 [Ḍālān] et Yāqūt 1990, II, p. 523 [Ḍālān]).

La route de Ṣan‘ā’ au Ḥaḍramawt (Sprenger 1864, p. 159) : de Ṣan‘ā’, on va par une terre sans relief, c’est un pays plat. C’est celui qu’Allāh a mentionné en disant {Ton jardin deviendra un sol dénudé} (XVIII, 41). On traverse ce désert jusqu’au village de ‘Aqāb, bien fourni en rivières et en jardins, d’où on exporte du raisin vers Ṣan‘ā’. Puis, on se dirige vers un col nommé Naqīl, par des défilés et des vallées, pour arriver à une dernière vallée où se trouve une palmeraie du nom d’al-‘Arāqīd. Puis, on chemine par un défilé jusqu’au village d’al-Ḍiyā‘, où il y a une palmeraie qui appartient aux Murād. On en sort et on passe par le milieu de la digue (*al-sadd*), qui se trouvait là durant la *Ġāhiliyya*. Elle (al-Ḥimyarī 1975, p. 515 [Mārib]) se situe entre deux montagnes appelées < les deux allongeuses >. Puis, on passe par l’endroit où l’eau de cette digue se répartissait durant la *Ġāhiliyya* et on aboutit à un désert et des sables, c’est celui qu’on appelle le jardin de gauche ; il est mentionné par Allāh {Il y avait dans leur contrée un Signe pour les Sabā’ : deux jardins, l’un à droite et l’autre à gauche [...] } (XXXIV, 15). On continue pour aboutir à Mārib, où il y a une mine de sel que le Prophète avait octroyée à Abyaḍ ibn Ġammāl al-Māribī. Ce dernier l’avait offerte par charité aux habitants, le Prophète le dédommagea alors par un enclos, connu comme al-Ġudrān²⁴, à la porte de Ma’rib. Il n’est jamais dépourvu de fruits ni en été, ni en hiver, ni au printemps et ni en automne, car le Prophète lui a donné sa bénédiction. C’est la ville qui appartient aux Sabā’ et le trône (‘arṣ) Bilqīs s’y trouve. C’était un trône construit sur des colonnes de pierre et la hauteur de chaque colonne au-dessus du sol était de vingt coudées, mais on transporta le trône et les colonnes restèrent là. On prétend que sous l’emplacement des colonnes, il y a la même chose que ce qu’il y avait au-dessus. L’épaisseur de chacune est telle que quatre hommes ne pourraient les entourer. [A Mārib,] il y a un marché, une mosquée et un gîte d’étape.

On en sort et on traverse la vallée en largeur pour entrer dans le jardin de droite, dont le Prophète a fait mention. Il n’y a là que des tamaris et des araks. On y sème du sorgho (*durra*). De là, on va à un petit marché du nom de Namra, où sont vendus du sel et du sorgho, puis par un désert de sable on atteint un point d’eau appelé Singār, c’est une vallée de palmiers. On poursuit par des sables et des endroits effrayants que traversent seulement les Banū l-Ḥārīt ibn Ka‘b, pour arriver à la ville de Ṣabwa²⁵, première ville du Ḥaḍramawt. On y vend une charge de dattes pour un dirham. On continue par des villages mitoyens pour gagner la ville d’al-Ġarīma, qui est la ville du Ḥaḍramawt la plus riche

²⁴ Le texte d’al-Ḥimyarī a al-Ġadarāt.

²⁵ Al-Ḥimyarī (1975, p. 347 [Ṣabwa]), dont nous suivons la lecture, et non Ṣanwa comme le texte d’al-Bakrī.

en biens. Il y a là des jardins et leur eau est salsugineuse. Ensuite, on continue sur trois étapes dans un désert de sable habité par une population qui ressort aux Mahra. C'est de là que les chameaux *mahriyya* tirent leur origine. On finit par aboutir à la ville d'al-Ašfā' (à lire : al-As'ā'), c'est une des villes du Šiḥr à la limite du 'Umān, elle est au bord de la mer. On se rend de là à un endroit dénommé Rasūb (al-Ḥimyarī 1975, p. 272 [Rasūb]) (à lire : Raysūt), qui est la montagne d'al-Aḥqāf ; elle jouxte le pays du même nom. C'est un vaste pays submergé par les sables soulevés par les vents, et toute trace est effacée. C'est celui dont Allāh a fait mention (XLVI, 21).

Pour rejoindre deux îles occupées par des Mahra et leurs moutons, on traverse la mer qui frappe le pied de cette montagne. Chaque île fait douze parasanges sur douze, l'une est Saqaṭīra, l'autre al-Mašīra²⁶. Elles possèdent des pêcheries de perles et de l'eau douce. On navigue de là à un marché du nom de Ṭīrā, sur le rivage, et de là on gagne par mer Masqaṭ, qui est le rassemblement des bateaux qui quittent Ṣuḥār, le marché du 'Umān.

La ville de Zafār (al-Ḥimyarī 1975, p. 403 [Zafār]) était la citadelle du Yémen et la capitale des rois ḥimyarites aux époques anciennes, c'est là qu'ils étaient installés. Elle est à l'heure actuelle en ruine, ses constructions ont été détruites et il ne subsiste que peu d'habitants mais il y a encore des ḥimyarites. Un de leurs rois avait dit²⁷ : < Celui qui entre au Zafār, qu'il se ḥimyarise. > L'origine en est la suivante : Dū Ġadan al-Ḥimyarī était sorti faire un tour parmi les tribus arabes et il s'arrêta chez les Banū Tamīm. Un camp fut dressé et Zurrāra ibn 'Adas vint le voir en montant vers lui, car il était sur un endroit élevé. Le roi lui dit : < Ṭīb >, c'est-à-dire < Assieds-toi > dans sa langue. Zurrāra dit : < Que le roi sache que j'obéis à ce que j'ai entendu > et il sauta et se brisa les membres. < Que se passe-t-il ? > demanda le roi. On lui dit : < Puisses-tu éloigner la malediction ! > En effet, le saut dans sa langue se dit : *al-qazar*. Et le roi de répondre : < Notre arabe n'est pas comme le leur ! Celui qui entre au Zafār qu'il se ḥimyarise ! >, c'est-à-dire qu'il parle ḥimyar.

Le Yémen continue d'être [divisé] en deux états, et par sa grandeur, sa richesse et sa réputation, ils font partie des plus importants gouvernements. Ce sont les lieux d'établissement des Arabes pur sang et la résidence de grands souverains tels que les Tubbā', les Aqyal, les Huns (*al-Hayāṭila*) et les 'Ayāhila.

²⁶ Nous lisons al-Mašīra conformément à Yāqūt, Ibn al-Muğāwir et Ibn Baṭṭūṭa, et non al-Maḍīra comme al-Bakrī. Yāqūt (1990, II, p. 169 [al-Mašīra]) ; Ibn al-Muğāwir (*Ta'rīḥ al-mustab-ṣir*, p. 271) ; Ibn Baṭṭūṭa (*Rihla*, p. 179).

²⁷ Al-Bakrī (1983, II, pp. 904–905 [Zafār]) ; Yāqūt (1990, IV, p. 67 [Zafār]), anecdote rapportée d'al-Aṣma'ī.

Le Yémen est le pays le plus renommé pour les épées, les étoffes de gaze, les étoffes rayées, les broderies, les tissus teints avec la *ḡumra* (*muḡammar*) (Lane 1877, I, 6, p. 2293 [Muḡammar]), les tissus brodés, le *ḥīd*, les vêtements rayés, le drap de ʿAdan et de Ṣanʿā, l'ambre gris, l'onyx, la cornaline, les esclaves, l'écorce, les chameaux maharis, les chevaux arabes, l'or pur (*nudār*) et bien d'autres marchandises et objets de négoce.

La route du ʿUmān au Yémen : de ʿUmān on va vers Masqaṭ, par la côte, et de là, on va à Suqutrā (al-Ḥimyarī 1975, p. 327 [Suqūṭrā]), où l'on trouve l'inégalable aloès de Suqutrā et le suc de lycium (*al-ḥa-ḍaḍ*). Ensuite, on va de cette île jusqu'à un endroit appelé Maʿatīb (al-Ḥimyarī 1975, p. 554 [Maʿatīb]), où il y a une pêcherie de perles et des plongeurs au service de Juifs et de chrétiens.

La rétribution du plongeur varie d'un *qīrāt* à la moitié d'un dirham. Ils plongent du matin jusqu'à la mi-journée, puis ils se mettent à fendre les coquilles jusqu'à la fin du jour et leur travail se fait au milieu des coquillages. Leur nourriture se compose, entre autres, de farine (Dozy 1881, p. 706) (*sawīq*) de dattes et de bouillie. Lorsqu'un plongeur veut plonger, il choisit un engin doté de deux ramifications qui ressemblent à de fines cornes, elles englobent ses fosses nasales, et l'eau est empêchée d'entrer. Il attache à un de ses pieds une pierre qui est taillée pour un poids de vingt *mann* et prend avec lui un sac. Il se munit aussi d'un rameau de palmier, le *raḡīs*, avec lequel il transportera les coquillages recueillis. Lorsqu'il est plein, il tire sur la corde et on le remonte.

Ibn²⁸ al-Ḥasan al-Buḥārī rapporte qu'un ʿUmānais s'était rendu à la Mekke avec deux perles dont on n'avait jamais vu de pareilles. Il les vendit à l'échoppe d'Ibn Yazīd pour deux mille dinars d'or, à un homme de Samarqand qui quitta la ville le même jour. Après quelques jours, un homme [envoyé] de la part du souverain du ʿUmān se présenta pour demander qui avait vendu les deux perles, car il déclara qu'elles avaient été volées au palais [royal]. Il réclama l'acheteur, mais on cacha sa trace et on tut les renseignements le concernant. [L'acheteur] partit avec les perles à Damas et en vendit une à son souverain, al-Madyūnī, pour dix mille dinars. Puis, il alla à Samarqand et montra la seconde perle à son souverain et reçut quinze mille dinars. Les deux perles provenaient des pêcheries du ʿUmān et des environs.

²⁸ Nous rétablissons « Ibn » au lieu de « Abū », nous fiant à l'index de l'édition. En effet, l'autre mention de cet informateur est introduite sous l'autorité d'al-ʿUḍrī à propos de l'énormité des rubis de Sarandīb, sujet parallèle à celui-ci. Al-Bakrī (1992, p. 248).

Le ʿUmān

Le ʿUmān²⁹ s'étend sur quatre-vingts parasanges dont la partie qui longe la mer est faite de plaines et de sable, tandis que la partie qui en est éloignée est faite de terrains durs et de montagnes. Il a de nombreuses villes dont ʿUmān, en bord de mer, qui est fortifiée. De l'autre côté [de la ville], se trouve une montagne où il y a des eaux courantes que l'on fit descendre vers la ville. Elle est bien fournie en palmiers, en jardins, en différentes espèces de fruits. La nourriture [des habitants] se compose de froment, d'orge, de riz et de céréales (*ḡāwaras*). Celui qui fit couler l'eau de la montagne vers la ville était un mage du nom d'Abū l-Faraḡ. Il disposait d'une fortune en biens meubles de huit cents *kaylaḡat* (Miquel 1988, p. 198, note 1) de dinars d'or, chaque *kaylaḡat* faisant cent neuf *mann*.

Au nombre des villes, on compte Ṣuḡḡar (al-Ḥimyarī 1975, p. 354 [Ṣuḡḡar]), qui est une grande ville sur la côte dont la superficie est d'un parasange sur un. Ses eaux proviennent de puits. La ville de Tarūn (à lire : Nizwa), qui est dans la montagne, est plus grande que Ṣuḡḡar. La ville de Ḍaḡam³⁰ est aussi dans la montagne. Son eau provient de sources dotées de nombreux palmiers et de cannes à sucre. Il y a des arbres qu'on appelle < *ṭulūq* >, ressemblant à des arbres à bdélium (*muql*). On en coupe des branches que l'on place dans de l'eau. Il s'en écoule un sirop qui enivre à l'instant. Le commun chez eux porte une chevelure abondante.

A partir du ʿUmān, on fait du commerce. C'est là que fut tué ʿĪsā ibn Ḡaʿfar al-Ḥāšimī. L'impôt foncier de la province, par district, s'élève à quatre-vingt mille dinars. D'où le proverbe : < Celui à qui le pain quotidien fait défaut, qu'il aille en ʿUmān ! >

Son souverain avait offert à la Kaʿba plus de quatre cent vingt *miḡrāb* d'argent (Dozy 1881, p. 642) (*manbat*) – la valeur du *miḡrāb* dépassant le *qinṭār* –, et des lampes d'argent d'excellente facture. On fixa solidement les *miḡrāb* à l'intérieur de la Kaʿba, en face de la porte, ce directement après l'enlèvement par l'émir de la Mekke, Abū l-Futūḡ al-Ḥasān ibn Ḡaʿfar al-Ḥasanī (m. 430/1038), des décorations du sanctuaire, des *miḡrāb* et d'ailleurs. »

Al-Bakrī passe alors à la description du Baḡrayn et à l'histoire des Qarmaṭes, dont la matière est empruntée à al-Ṭabarī et à son continuateur ʿArīb ibn Saʿd. L'auteur revient ensuite brièvement sur les routes qui mènent du ʿUmān à la Mekke, en réalité de la ville sainte au Yémen, la transition avec le chapitre précédent étant assuré par un petit paragraphe sur les routes du Baḡrayn au ʿUmān.

²⁹ Al-Ḥimyarī (1975 p. 413 [ʿUmān]) ; Une version inédite d'al-Iṣṭaḡrī possède une matière très proche (Ducène 2003a).

³⁰ Al-Ḥimyarī (1975, p. 376 [Ḍaḡam]), que l'éditeur propose de lire *al-Sawāb*.

*La route la Mekke – ‘Umān*³¹

« On quitte la Mekke [et on chemine] environ vingt jours par une plaine de sable et de cailloux, au climat tempéré, où toutes les eaux sourdent à proximité [de la surface du sol] et par [une simple] recherche de la main. Les étapes sont des gîtes où se trouvent des moutons et des vaches. On débouche sur la ville de Nağrān, qui fait partie du pays des Hamdān. Ensuite, on traverse leur territoire en passant par des villages, des villes et des lieux habités pour aboutir aux villages ressortissant à Ṣan‘ā’. C’est la route la plus longue, bien qu’elle soit la plus saine et d’un climat des plus tempérés. L’autre route est connue comme le chemin de la Tihāma. Elle est faite de villages et de cantons qui se succèdent les uns aux autres. Elle est plus malsaine que la première et d’un climat plus chaud. On quitte la Mekke et on parcourt quatre parasanges dans une terre caillouteuse. Sur la droite de la côte, il y a des montagnes qui se touchent jusqu’à ce qu’on arrive à une étape pourvue de palmiers et de jardins. Une montagne noire l’entoure comme un anneau. On se remet en route, on gravit ce massif pour déboucher sur une terre faite de petits cailloux, de dépressions et d’encaissements. Ensuite, on arrive sur une terre dont les arbres sont des araks ; sa pâture est des plus chétives et son eau se trouve dans des fosses³² à proximité des lieux de ravitaillement. Le gîte d’étape y est. Par la suite, on passe par un village comme le premier, des [plaines] pierreuses, des montagnes, des vallées sur environ trois parasanges jusqu’à Yalamlam (al-Ḥimyarī 1975, p. 619 [Yalamlam]). Il est proche des villages de la Mekke. C’est une aiguade pour les Yéménites, son eau provient de puits d’eau douce et de sources. Celui qui le souhaite emprunte de là une plaine sablonneuse à la pâture pauvre, dont les arbres sont des araks. Il y a là des bestiaux qui paissent en liberté avec leurs gardiens.

La troisième (?) [route] débouche sur la ville de Sirrayn (al-Ḥimyarī 1975, p. 312 [Sirrayn]). C’est une grande ville dotée de marchés. La grande mosquée est au bord de la mer et sa muraille touche l’eau. La plupart des constructions sont de bois et de paille. On n’y utilise pas des combustibles, mais l’eau est chauffée à l’extérieur et on se lave à l’intérieur. On s’en sert aussi pour irriguer, alors qu’ils boivent l’eau de pluie. Elle appartient à la province de la Mekke. Elle dispose de cultures et la majeure partie de sa production agricole est faite de sorgho et de sésame. L’approvisionnement y est amené de ‘Attar³³ et de Ġarda. ‘Attar est distante de dix jours pour un voyageur, tandis que Ġarda³⁴ est aux

³¹ Al-Bakrī (1992, p. 378) ; Sprenger (1864, p. 140).

³² Nous lisons *ḥafā’ir* et non *ḥafā’ir* comme l’édition.

³³ Ici et ensuite nous suivons al-Ḥimyarī et non al-Bakrī, qui écrit *Ġaz* (?)

³⁴ Nous suivons al-Bakrī tandis qu’al-Ḥimyarī donne *Ḥarda*. La distance interdit une telle identification d’autant que cette ville apparaît au paragraphe suivant.

frontières (ou « un des ports ») (*tuġūr*) de l'Abyssinie, elle est distante de quinze jours. Celui qui veut, de là, [aller] à Ṣanʿā' par mer y embarque pour Ḥarda³⁵, sur la Tihāma. Celui qui veut voyager par la plaine jusqu'à Ṣanʿā' traverse à partir de Sirrayn des villages qui appartiennent aux Banū Kināna, sur environ six parasanges. Dans cette région, il y a la ville de Ḥalī³⁶. C'était une ville de la province d'Abū Muġīra, qui fit la guerre aux pèlerins durant le pèlerinage et interrompit l'accès au Temple. Cette ville relevait anciennement de la province de la Mekke. En 412/1021, un homme des Banū Ġudām s'y était établi et représentait le seigneur du Yémen. Il se proclama indépendant. Abū l-Futūḥ al-Ḥasan ibn Ġaʿfar al-Ḥasanī, seigneur de la Mekke, rassembla contre lui les tribus arabes, lui fit la guerre, prit la ville et s'empara du *ġudāmī* lui-même. Il gouverna Ḥalī et ensuite la rendit au seigneur de Ṣanʿā'. C'est une grande ville [dans une plaine] sablonneuse, ses constructions sont de bois et de paille. Elle est pourvue de villages, de lieux d'habitation et de bourgs. Ses eaux proviennent des puits et des pluies. »

Al-Bakrī passe ensuite à la description de la Yamāma puis aux lieux saints de l'islam.

4. Commentaire

a) *Le catalogue des caractéristiques (al-ḥaṣā'is)*

Le catalogue qui ouvre ces chapitres est un thème très ancien de la littérature géographique, qui a fini par en sortir pour intégrer l'*adab* (Miquel 1967, pp. 54–56, p. 174 et pp. 254–255). En l'espèce, les biens et productions énumérés par al-Bakrī se retrouvent chez d'autres géographes³⁷ toutefois sans cette exhaustivité. Ces éléments épars ailleurs et le classement ici opéré par l'auteur – minéraux, production végétale et artisanat – montrent que nous avons le résultat d'un travail de collation de diverses sources qui, une fois dépouillées, ont vu leur matériel réuni sous un ordre déterminé.

³⁵ La position nous oblige à lire ici *Ḥarda* et non *Ġarda* comme al-Bakrī, et nous suivons les voyelles données par Yāqūt (1990, II, p. 277 [Ḥarda]).

³⁶ La position nous oblige à lire ici *Ḥalī* et non *Ġalī* comme al-Bakrī.

³⁷ Ibn al-Faqīh (1885, p. 25, p. 36 et p. 50) ; Ibn Ḥawqal (1939, p. 22, p. 32, pp. 35–37) ; al-Muqaddasī (1906, p. 97 : commerce, p. 98 : production et artisanat, pp. 101–102 : perle, coralline et ambre).

b) Les itinéraires

– Ṣanʿāʾ – Ḍamār – Zabīd :

Pour rejoindre Ḍamār depuis Ṣanʿāʾ, distante de 100 km, deux itinéraires originaux³⁸ nous sont proposés. Le premier, dont nous n'avons pu identifier aucun élément, fait allusion à une vallée citée dans le Coran. Sans doute s'agit-il du *wādī al-naml* (Coran, XXVII, 18), évoqué par Ibn Ḥurraḍāḍbih (Ibn Ḥurraḍāḍbih 1889, p. 138). Quant à l'idole, peut-être est-ce celle de Riyām³⁹, bien que la localisation moderne ne convienne pas.

L'autre itinéraire n'est pas plus clair : Ḥawlān⁴⁰, à l'époque siège du pouvoir, n'est pas identifiable, mais la mention de bains concordent avec la présence de sources d'eau chaude utilisées à des fins thermales dans le massif entre Ṣanʿāʾ et Ḍamār (par exemple à Ḥammām ʿAlī). Nous arrivons enfin à Ḍamār, décrite en termes élogieux. Nous reviendrons plus loin sur la figure de Muʿāḍ ibn Ḡabal.

Pour rejoindre Zabīd, l'itinéraire continue vers le sud vers al-Ḡanad et al-Taʿizz en passant par Basām et la vallée d'al-Rabīḥ. Si l'orientation générale est connue, le détail l'est moins. La présence d'habitations troglodytes à Basām n'aide pas à l'identification, bien que l'on connaisse des habitats de ce genre à Ḍafār et Baynūn. Quant à la vallée d'al-Rabīḥ avant al-Ḡanad, elle n'est mentionnée qu'ici. La présence de šīʿites à al-Ḡanad aurait pu aider à cerner chronologiquement le texte, mais la situation de cette communauté à cette époque est plus difficile à appréhender qu'il n'y paraît⁴¹. D'abord, écartons l'imāmat zaydite⁴², qui se cantonna alors à Ṣaʿda mais qui reçoit parfois le terme de ʿalide (*ʿalawiyya*) (al-Muqaddasī 1906, p. 87 et p. 96⁴³). Il nous semble qu'il faut mettre cette remarque en relation avec la prédication ismaélienne au Yémen. Celle-ci débute par la mission de deux *dāʿī* à la fin du 3^{ème}/9^{ème} siècle : Abū l-Qāsim ibn Ḥawṣab (al-Manṣūr al-Yaman) et ʿAlī ibn Faḍl. Le premier s'établit à al-Ḡanad en 268/881 tandis que le second choisit, la même année, le pays des Yāfiʿ près de la même ville, ayant ʿAdan pour destination. ʿAlī ibn Faḍl remporte un succès estimable mais après sa mort en 303/915, les Yuʿfirides exercent une furieuse répression, de sorte que la communauté šīʿite devient quasi clandestine

³⁸ Les géographes arabes ne s'y intéressent pas en particulier mais il peut apparaître décrit dans les itinéraires rejoignant al-Ḡanad ou ʿAdan. (Ibn Ḥurraḍāḍbih 1889, p. 110 et p. 139 ; al-Muqaddasī 1906, p. 112 ; al-Idrīsī, *Nuḏḥat al-muṣṭāq*, p. 53 ; Yāqūt 1990, III, p. 7 [Ḍamār], la ville est à deux étapes ou seize parasanges de Ṣanʿāʾ).

³⁹ Ibn Ḥurraḍāḍbih (1889, p. 137 ; al-Akwaʿ 1983, s.v., note 3), localisation supposée : près d'Atwa, au nord d'Arḥab.

⁴⁰ Ibn Ḥawqal mentionne un village de ce nom mais non localisable (Ibn Ḥawqal 1939, p. 37).

⁴¹ Parmi les géographes, seul Abū l-Fidāʾ en parle expressément pour al-Ḡanad (Abū l-Fidāʾ 1840, p. 91).

⁴² C'était l'interprétation suggérée en son temps par Reinaud, mais rien depuis lors n'est venu la confirmer, que du contraire (Reinaud 1848, II, p. 123, note 2 et comp. Van Arendonck 1960, pp. 99–102 et p. 105, p. 109 et p. 113. Al-Ḡanad n'est jamais aux mains des Zaydites).

⁴³ En alternance avec *šīʿa*.

(al-Hamdānī 1986, pp. 32–33⁴⁴). Elle renaît grâce à ʿAlī al-Ṣulayḥī (m. 459/1066 ou 473/1080) (Smith 1997 ; Kay 1892, p. 24, date), fondateur de la dynastie des Ṣulayḥides, qui soulève l'étendard de la révolte en 439/1047 pour finir par contrôler tout le sud, dont al-Ġanad, en 455/1063. Alors, à quelle période appartient la mention de ṣīʿites à al-Ġanad donnée par notre texte ? D'autant que la seule date fournie par ces paragraphes est 412/1021 et que l'ouvrage lui-même est terminé par al-Bakrī en 460/1068 (al-Bakrī 1992, introduction, p. 11). Il nous semble peu vraisemblable de l'imputer à ʿAlī al-Ṣulayḥī, le délai étant trop court ; et compte tenu de l'hypothèse émise d'une information transmise par al-ʿUḍrī, qui quitte la Mekke en 416/1025, tout porte à croire que ces ṣīʿites seraient un reliquat de la première prédication.

Quant à la ville de Suḥūl, ses productions sont célèbres (al-Muqaddasī 1906, p. 91 ; al-Bakrī 1983, II, p. 727 [Suḥūl] ; Yāqūt 1990, III, p. 220 [Suḥūl] ; Ibn al-Muġāwir, *Taʾrīḥ*, p. 175). Le toponyme de Maʿāfir – inconnu comme tel – doit être lu Maʿāfir, du nom de la tribu qui habite la région du mont Ṣabir⁴⁵, celui-ci étant la montagne qui domine la ville de Taʿizz.

Le reste de l'itinéraire jusqu'à Zabīd se dirige donc vers l'ouest, sans que nous en ayons les détails. A titre de comparaison, Ibn Ḥurraḍāḍbih (Ibn Ḥurraḍāḍbih 1889, p. 140), donne l'itinéraire Ṣanʿā'-Ḍamār par Ẓafār, Suḥūl et al-Ġanad, soit sensiblement plus à l'ouest. Al-Muqaddasī (al-Muqaddasī 1906, pp. 112–113) ne livre pas les détails.

– Ḍamār – Mankat :

Les localités de cet itinéraire sont bien attestées : Mankat (al-Hamdānī 1990, p. 100 et note 4 ; Yāqūt 1990, V, p. 250 [Mankat]), qui fut habitée jusqu'au 8^{ème}/14^{ème} siècle, est située à 25 km au sud de Yarīm. Quant à Dalān (al-Hamdānī 1990, p. 207, note 5 ; al-Akwa' 1988, p. 116, note 5), elle se situe à environ 30 km au sud-ouest de Ḍamār.

– Zabīd – Mahra :

La première partie de l'itinéraire est claire de Zabīd à ʿAdan, car ces routes sont bien attestées (al-Iṣṭaḥrī 1927, p. 28 ; Ibn Ḥawqal 1939, p. 40 ; al-Muqaddasī 1906, p. 85). Relevons qu'al-ʿUmāra distingue deux routes : une qui longe la côte et une « grand-route » (*al-ġādda*) qui traverse la Tihāma. Zabīd étant citée dans la seconde, il faut croire que c'est celle-ci qui est mentionnée ici. En revanche, les deux dernières étapes restent énigmatiques. Que sont Ḥawlān et Mahra ? Dans ce dernier cas, est-ce réellement un toponyme ou plutôt un gentilice mal interprété ici ? Nous penchons pour cette dernière hypothèse.

⁴⁴ Al-Masʿūdī, qui passe par là dans la première moitié du 4^{ème}/10^{ème} siècle, ne parle d'aucun ʿalide, lui qui est pourtant proche de cette communauté (al-Masʿūdī 1962, I, pp. 176–177).

⁴⁵ Yāqūt (1990, III, p. 445 [Ṣabir]), avec mention de la tribu, et V, p. 81 [Miḥlāf al-Maʿāfir] ; Smith (1998).

– Ṣanʿāʾ – Ḥaḍramawt – Ṣiḥr – Maṣqaṭ :

Soit de Ṣanʿāʾ vers l'est. L'itinéraire jusqu'à Mārib diffère de ceux connus (Ibn Ḥurraḍāḍbih 1889, p. 138 et p. 143 ; al-Muqaddasī 1906, p. 101 ; Ibn al-Muḡāwir, *Ta'riḥ*, p. 195) jusqu'à présent. Par contre, la présence des Murād et la description du site de Mārib (Levi Della Vida 1992 et Müller 1989, avec plan) sont conformes à ce que l'on en connaît, le voyageur arrivant ici par le nord-est, il traverse les ruines de la digue, parvient au répartiteur et enfin au village de Mārib. La description de ce dernier est cependant différente de celles données par Yāqūt (Yāqūt 1990, V, pp. 41–45 [Mārib]).

Quant au ʿArṣ Bilqīs – terme coranique (XXVII, 23)⁴⁶ –, il désigne le temple de Barʿān, dans l'oasis au sud de Mārib, dédié au dieu Almaqah. Il est effectivement constitué de cinq piliers et quelques restes.

La mine de sel (Müller 1989 ; al-Hamdānī 1990, p. 320) dont il est fait mention est le *ḡabal al-milḥ* d'al-Hamdānī, soit le *ḡabal al-Safīr* actuel, à trois jours de Mārib. Elle fut donnée par le Prophète à al-Abyaḍ ibn Ḥammāl al-Sabāʾī.

Ensuite, l'itinéraire se dirige vers l'est pour rejoindre Ṣabwa (al-Bakrī 1983, II, p. 780 [Ṣabwa] ; al-Hamdānī 1990, p. 171 ; Yāqūt 1990, III, p. 366 [Ṣabwa]), en traversant l'actuel *Ramlat al-sabaʾiṭayn*. D'après nous, al-Aṣḡāʾ serait à lire al-Asʿāʾ (al-Hamdānī 1990, p. 82, note 2 ; Müller 1986) et à identifier avec al-Mukallā. Cette identification est d'autant plus probable que nous sommes sur la côte, à la limite entre le ʿUmān et Ṣiḥr, frontière relativement floue mais qui passe par les environs d'al-Mukallā.

Selon nous, l'itinéraire suit alors la côte vers l'est pour aboutir à Rasūb, que nous lirions Raysūt (al-Hamdānī 1990, p. 91 ; Yāqūt 1990, III, p. 127 [Raysūt]). Cette identification est d'autant plus plausible que l'on va de là à l'île d'al-Maṣīra, qui est effectivement à l'est de celle-ci. Quant à l'île de Saqaṭīra, c'est un doublet de Suquṭra (Tibbetts 1981, p. 442)⁴⁷, dédoublement issu du travail de compilation d'al-Bakrī. La plupart des géographes⁴⁸ médiévaux notent son peuplement Mahra. Avant d'arriver à Maṣqaṭ, l'auteur cite encore Ṭīrā sur la côte. Peut-être ce port est-il identique, en supposant des erreurs de copistes, à celui dénommé en toutes lettres Ṭībī, près de Qalhat, par Ibn Baṭṭūṭa et erronément appelé Ṭaywā, entre Qalhat et Maṣqaṭ, par Ibn al-Muḡāwir⁴⁹ ? Quant à Maṣqaṭ (al-Muqaddasī 1906, p. 93 ; Ibn al-Faḡīḥ 1885, p. 11 ; al-Masʿūdī 1962 I, p. 135 ; Wilkinson 1989), tous les auteurs témoignent de sa position d'escale entre, d'une part, Ṣuḥār et l'Inde et d'autre part, Ṣuḥār et le Yémen. Enfin, l'auteur termine par une anecdote rapportée au sujet du village de Ḍafār ; puisqu'il la cite en continuation de l'itinéraire, et que celui-ci arrive justement à la région de Ḍafār, on en conclut qu'al-Bakrī a confondu le village de ce nom près de Ṣanʿāʾ avec la région et le port homonymes, sur l'océan Indien.

⁴⁶ Müller (1989, p. 547a) ; Yāqūt (1990, IV, p. 113 [ʿArṣ Bilqīs]), décrit un monument à colonnes, mais à un jour de Ḍamār.

⁴⁷ Pour différentes orthographes.

⁴⁸ Ibn al-Muḡāwir (*Ta'riḥ*, p. 271) ; Ibn Baṭṭūṭa (*Riḥla*, p. 179), peuplement d'al-Maṣīra.

⁴⁹ Ibn Baṭṭūṭa (*Riḥla*, p. 180). L'auteur ne précise pas si le village est sur le rivage ou pas ; Ibn al-Muḡāwir (*Ta'riḥ*, p. 284), graphie défectueuse.

Il est sans doute utile de préciser ici la définition de trois régions aux limites floues qui s'avoisinent d'ouest en est : al-Aḥqāf, le Šiḥr et Zafār. Al-Aḥqāf⁵⁰ est un terme coranique (titre de la sourate XLVI) que les géographes médiévaux appliquèrent au désert de sable entre le Ḥaḍramawt et le ʿUmān, en incluant parfois le Ḥaḍramawt lui-même (al-Muqaddasī), tandis que le sens local du terme désigne plutôt la façade maritime du Ḥaḍramawt ou le Ḥaḍramawt au sens large. Le mot Šiḥr (al-Bakrī 1983, II, p. 783 ; al-Muqaddasī, 1906, p. 87 ; Yāqūt 1990, III, p. 371 [Šiḥr] ; al-Masʿūdī 1962, I, p. 96 et p. 135), quant à lui, dénomme une région et un port directement à l'est d'al-Mukallā. Enfin, « Zafār » désigne un village près de Ṣanʿāʾ et une région avec un port sur l'océan Indien ; le port (Tibbetts 1981, p. 441 ; Yāqūt 1990, IV, pp. 67–68 [Zafār]) en question n'est pas localisé avec précision mais se situerait dans les environs de l'actuelle Salāla (Yāqūt le place à cinq parasanges de Mirbāt).

– ʿUmān – Yémen :

Cet itinéraire, qui va d'est en ouest, n'est en grande partie que maritime puisque l'auteur n'indique que des ports et une île. La ville de ʿUmān, mentionnée telle quelle, est très probablement la ville de Ṣuḥār, sur laquelle nous reviendrons plus loin, car il n'existe aucune ville du nom de ʿUmān et la ville de Ṣuḥār fut par ailleurs la ville principale de cette côte entre les 2^{ème}/8^{ème} et 4^{ème}/10^{ème} siècles, Masqaṭ n'étant alors que le dernier port avant d'affronter l'océan Indien. De là, l'itinéraire se poursuit jusqu'à l'île de Suqutra déjà évoquée, où l'auteur signale ses deux productions traditionnelles : l'aloès et le suc de lycium. Il termine enfin par une pêcherie de perles à Maʿaṭīb. Situer ce lieu est difficile : les géographes médiévaux ne le mentionnent pas, ni ne parlent de pêcherie de perles à Suqutra. Par ailleurs, nous n'avons pas trouvé d'attestation de telles pêcheries dans le golfe de Berbera, il faut donc supposer que celle de Maʿaṭīb se trouvait dans la mer Rouge, où elles sont attestées⁵¹. Nous reviendrons plus bas sur la technique et l'organisation de cette pêche.

– La Mekke – ʿUmān :

Il s'agit en réalité de la route de la Mekke à Ṣanʿāʾ, car l'itinéraire ne va pas au delà⁵². Deux routes nous sont présentées, l'une par les plateaux, en vingt jours jusqu'à

⁵⁰ Al-Bakrī (1983, I, p. 119 [al-Aḥqāf]), al-Aḥqāf est un désert de sable compris dans le Šiḥr du ʿUmān ; al-Muqaddasī (1906, p. 87) ; Yāqūt (1990, I, pp. 142–143 [al-Aḥqāf]), désert de sable au Yémen ; Rentz (1960).

⁵¹ Ibn Ḥurraḍāḍbih (1889, p. 148), pêcherie près de ʿAdan ; Ibn Hawqal (1939, p. 42), pêcherie près de Ġudda ; Ibn al-Muġāwir (*Taʾrīḥ*, p. 185), pêcherie à Dahlak ; al-Idrīsī (*Nuzhat al-muštāq*, I, p. 136), pêcherie dans une île près de Ġudda ; al-Ḥimyarī (1975, p. 332 [Suwākin]), pêcherie ; Bourguignon d'Anville (1786, p. 245). Mokri mentionne, à l'époque moderne, une pêcherie saisonnière de perles près de Suqutra (Mokri 1960, pp. 381–397, spc. p. 383).

⁵² Ces routes sont bien attestées ailleurs : Ibn Ḥurraḍāḍbih (1889, p. 134 et p. 147) ; al-Iṣṭahrī (1927, p. 28) ; Ibn Hawqal (1939, p. 41), la route de la Tihāma s'appelle « Ṣudūr » ; Qudāma (1889, pp. 191–192) ; Ibn al-Muġāwir (*Taʾrīḥ*, pp. 37–38 et pp. 52–63) ; al-Hamdānī, (1990, pp. 301–306) ; al-Idrīsī (*Nuzhat al-muštāq*, I, pp. 145–147) ; al-Muqaddasī (1906, pp. 111–112) ; Kay (1892, pp. 9–13) ; Sprenger (1864, p. 141) et Grohmann (1933, pp. 130–131).

Nağrān puis Ṣanʿāʾ ; l'autre par la Tihāma, décrite avec plus de détails. Ce choix de deux itinéraires est en quelque sorte déterminé par la géographie et bien représenté par d'autres auteurs notamment al-Hamdānī qui nomme la première « la route du Nağd » et la seconde « la route de la Tihāma ». Bien entendu la route de la Tihāma est la continuation de la route côtière qui provient du ʿUmān via ʿAdan (cf. Ibn Ḥurradāḍbih) et à partir de ʿAdan se subdivise elle-même en deux (cf. al-ʿUmāra), du moins dans sa partie yéménite. Pour la route des plateaux, il est à noter qu'à part al-Idrīsī aucun des auteurs consultés ne mentionne Nağrān et pour cause, puisque cette dernière se trouve à l'est de l'axe Ṣaʿda – la Mekke. D'ailleurs, al-Idrīsī ne fait que citer Nağrān à la hauteur de Sadūm Rāḥ, avant de reprendre depuis Sadūm Rāḥ vers Ṣaʿda via al-Maḡgara. Quant aux Hamdān (Schleifer – Montgomery-Watt 1965), ils sont bien localisés au nord de Ṣanʿāʾ, jusqu'à Ṣaʿda et Nağrān. Pour ce qui est de la route côtière, elle quitte la Mekke pour arriver à Yalamlam après environ sept parasanges. C'est bien là que les Yéménites (Ibn Ḥurradāḍbih 1889, p. 149 ; al-Muqaddasī 1906, p. 78 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, I, p. 147) se rencontrent lors du pèlerinage. On continue ensuite jusqu'à Sirrayn (Ibn Ḥawqal 1939, pp. 24–25 ; al-Muqaddasī 1906, p. 86 ; Yāqūt 1990, III, p. 247 [Sirrayn] ; Abū l-Fidā' 1840, p. 93), à quatre ou cinq jours de la Mekke selon Yāqūt ; al-Muqaddasī nous la décrit comme un petit port prospère. Ibn Ḥaldūn (Kay 1892, p. 167) rapporte que ses maisons sont en roseaux. Al-Bakrī nous livre ici une description unique des précautions prises lors du chauffage de l'eau. Parmi les villes d'où provient son approvisionnement, ʿAttar (Ibn Ḥawqal 1939, pp. 24–25 ; al-Muqaddasī 1906, p. 86 ; Yāqūt 1992, IV, p. 95 [ʿAttar]) est un important port beaucoup plus au sud. On peut déduire du texte d'Ibn Ḥawqal l'existence d'un trafic d'importance depuis la côte africaine et al-Sirrayn qui passait par lui. Quant à Ġarda, probablement un port sur la côte africaine, nous n'avons pu l'identifier. De Sirrayn, le voyageur peut embarquer vers Ḥarda sur la Tihāma. Ibn Ḥawqal (Ibn Ḥawqal 1939, p. 21 et p. 44 ; Abū l-Fidā' 1840, p. 91 ; al-Muqaddasī, 1906, p. 86), sans en donner la description, place ce port sur ses cartes de l'Arabie, entre al-Šarḡa et Gulāfiqa, position parfaitement convenable ici. Al-Idrīsī, dans une citation fournie par Abū l-Fidā' mais inconnue du *Nuzhat* (donc probablement empruntée au *Uns al-muḥağ*), situe l'endroit à un jour d'al-Šarḡa. Et al-Muqaddasī confirme que c'est un port où s'opère un trafic de marchandises. Si le voyageur préfère continuer par la terre, il poursuit sa route depuis al-Sirrayn jusqu'à Ḥalī, par le territoire des Banū Kināna. Cette tribu (al-Hamdānī 1990, p. 232 ; Ibn al-Muğāwir, *Ta'riḥ*, p. 53 ; Ibn Baṭṭūṭa, *Riḥla*, p. 164) est bien attestée à cet endroit, tandis que la ville (al-Muqaddasī 1906 p. 86 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, I, pp. 137–138, 148 ; Yāqūt 1990, II, p. 342 [Ḥalī] ; Ibn Baṭṭūṭa, *Riḥla*, p. 164 ; Abū l-Fidā' 1840, p. 93 ; Mandaville 1965) est connue tant comme lieu de passage par la route que comme port. Ici aussi, al-Bakrī nous en donne une description originale. Quant aux événements historiques qu'il rapporte, on sait qu'Abū Muğīra al-Maḥzumī (Wüstenfeld 1859, p. 310) pilla la Mekke et Ġudda en 268/881 ; son occupation de Ḥalī doit se situer à la même époque. En ce qui concerne Abū l-Futūḥ al-Ḥasan ibn Ġaʿfar al-Ḥasanī, *šarīf* de la Mekke de 390/1000 à 430/1038 (cf. *infra*), nous n'avons pu identifier l'événement rapporté. Signalons simplement qu'à l'époque d'Ibn Ḥaw-

gal (Ibn Ḥawqal 1939, pp. 24–25 ; al-Muqaddasī 1906, p. 104), le souverain de Ḥalī, anciennement indépendant mais vassal des Ziyādites, vient juste de passer aux Faṭīmides. Au siècle suivant, Ḥalī entre dans la sphère des souverains de la Mekke (Kay 1892, p. 166 ; Headley 1960).

c) Description du ‘Umān

Comparée à d’autres (Marin 1983, pp. 59–64)⁵³, cette description géographique donne une matière commune. Un détail au moins permet de voir la collation de deux sources : la mention d’une prétendue ville du nom de ‘Umān ! Il ne peut s’agir que de Ṣuḥār, qui est à nouveau décrite au paragraphe suivant. Quant aux sources, nous avons déjà relevé des parallélismes avec al-Iṣṭaḥrī sans que l’on puisse parler d’emprunt. Pour ce qui est de la toponymie, les villes de Tarūn et de Ḍaḥam ne sont attestées dans aucune source consultée. Cependant, vu la position de Tarūn dans les montagnes et moyennant une lecture différente, on peut identifier le toponyme avec la ville de Nizwa. Quant à Ḍaḥam, signalons seulement qu’al-Muqaddasī mentionne les villes de Ḍank et Ḍankām, peut-être doit-on les mettre en rapport ?

Pour ce qui est des événements historiques, on sait que ‘Īsā ibn Ġaʿfar al-Ḥāšimī n’est autre que ‘Īsā ibn Ġaʿfar ibn al-Manṣūr (2^{ème}/8^{ème} s.) (Kervran 1997⁵⁴), petit-fils du calife al-Manṣūr, qu’al-Rašīd envoya comme général pour soumettre Ṣuḥār, mission au cours de laquelle il sera fait prisonnier et assassiné. Abū l-Futūḥ al-Ḥasan ibn Ġaʿfar al-Ḥasanī (Wüstenfeld 1859, pp. 207-208 et 1861, pp. 218-220), pour sa part, fut *ṣarīf* de la Mekke de 390/1000 à 430/1038, mais de 401/1010 à 403/1012, sous l’instigation d’Abū l-Qāsim al-Ḥusayn ibn al-Mağribī, il se révolta contre le calife faṭimide al-Ḥākim et se proclama lui-même calife. Ayant besoin d’argent, il enleva les riches décorations de la Kaʿba et s’empara des biens des commerçants morts, laissés à Ġudda. Notre texte fait allusion au premier événement.

d) Muʿāḍ ibn Ġabal

La figure de Muʿāḍ ibn Ġabal (m. 18/639), compagnon du Prophète qui recevait sa chamelle en héritage, apparaît à plusieurs endroits comme fondateur de mosquées. A part au sujet de la mosquée d’al-Ġanad, il n’y a pas unanimité chez les auteurs (al-Hamdānī 1990, p. 99 : al-Ġanad, p. 149 : Ṣayd ; al-Muqaddasī 1906, pp. 92–93 : Ṣuḥār ; al-Bakrī 1983, I, p. 702 [Zamʿ] ; Ibn al-Muğāwir, *Taʿrīḥ*, p. 92 : al-Ḥawīha, p. 163 : al-Ġanad ; Yāqūt 1992, II, p. 196 [al-Ġanad] ; Ibn Baṭṭūṭa, *Riḥla*, p. 165 : Zabīd ; Abū l-Fidāʾ 1840, p. 91 : Ḍamār et al-Ġanad ; Kay 1892, p. 10, al-Ġanad) sur celles réellement fondées.

⁵³ Le texte d’al-Bakrī n’est pas cité.

⁵⁴ Lire ‘Īsā ibn Ġaʿfar ibn al-Manṣūr et non ‘Īsā ibn Ġaʿfar ibn Abī l-Manṣūr.

e) *Les observations culturelles*

Les habitations (Abū l-Fidā' 1840, p. 91 ; Headley 1960) en chaume de la Tihāma sont bien connues, mais c'est la première fois que l'accent est mis sur les précautions à prendre quand on y fait du feu. Pour ce qui est des grottes des Basām, bien que nous n'ayons pu identifier le lieu, il reste vrai que ce genre d'habitat est attesté dans plusieurs massifs du centre du Yémen.

Quant à la description de la pêche des perles, ce récit s'ajoute à ceux que nous avons pour cette époque⁵⁵, mais ses détails et son réalisme indiquent qu'il est rapporté par un témoin oculaire. Il y a chez lui plusieurs éléments communs qui le rapprochent de la description d'al-Idrīsī : l'appareil sur le nez, la pêche qui se fait du matin jusqu'à la moitié de la journée, un compagon qui travaille en surface avec le plongeur. Quant aux commanditaires juifs et chrétiens, pour surprenant que cela puisse paraître, il faut garder à l'esprit que les marchands juifs⁵⁶ étaient très présents dans la région à cette époque.

5. Conclusion

Tout d'abord, il apparaît à l'évidence que nous avons affaire à une compilation, ne serait-ce que par les répétitions ou les doublets, et les exemples sont nombreux : dans les gommes, la laque est répétée ; un paragraphe sur les productions du Yémen est intercalé au milieu des itinéraires ; Suqūtra est citée à côté de Saqaṭīra, de même que Ṣuḥār et une ville hypothétique de ʿUmān. Il y a également la confusion entre le village de Zafār, près de Ṣanʿā', et le port et la région du même nom, sur l'océan Indien. Ensuite, le travail d'emprunt d'al-Bakrī est visible quand on retrouve une partie de la matière exposée chez des auteurs antérieurs, parfois textuellement. Mais l'auteur la réorganise dans un projet particulier, par exemple le classement des « caractéristiques ». Au sein de ces chapitres, ce sont incontestablement les itinéraires qui sont les plus intéressants, tant pour les étapes et la toponymie que pour les observations culturelles qu'ils fournissent çà et là. Concernant les directions, nous avons vu que la plupart des routes étaient reconnaissables, à l'exception de celle de Zabīd à Mahra, qui est ambiguë après ʿAdan. Seulement, dans le détail, tous les toponymes sont loin d'être identifiables. Pour le ʿUmān, la description est moins précise, l'auteur se limitant à des généralités et à ses productions. Cela nous invite à penser que son informateur ou sa source avait soit une connaissance personnelle du Yémen, soit des informations de première main, ce qui est moins vrai pour le ʿUmān. Les observations culturelles renforcent cette hypothèse : les maisons troglodytes de Basām, les huttes en bois et paille de Sirrayn et Ḥalī ainsi que les particularités de Ḥawlān, de Ḍamār et

⁵⁵ Al-Masʿūdī (1962, I, p. 134), pour le golfe Persique, peu réaliste ; al-Idrīsī (*Nuḥḍat al-muṣṭāq*, I, pp. 387–390), récit très détaillé concernant Baḥrayn ; Ibn Baṭṭūṭa (*Riḥla*, p. 185), récit très détaillé concernant la pêche à Baḥrayn.

⁵⁶ Goitein (1967 : I, v. index) ; Benjamin de Tolède, vers 1270, parle de Juifs installés à Qā-ṭif, où se trouvent des pêcheries (Adler 1907, p. 63).

de Mārib ne pouvaient être décrites que par un voyageur ayant réellement parcouru ces lieux.

Les informations historiques font-elles partie de cette source ou sont-elles le résultat du travail d'al-Bakrī ? Il nous semble qu'elles appartiennent à la même source que les itinéraires car elles s'en détachent comme des notes, des digressions appelées par le texte à cause d'un toponyme. Or, lorsqu'al-Bakrī fait un excursus historique, il n'hésite pas à développer sa matière (ex. les chapitres sur les Qarmaṭes au Baḥrayn).

Quant à la source majeure, elle avait sans conteste le style d'un routier et avait enregistré des événements dont le plus tardif date de 412/1021 ; al-ʿUḍrī reste plausible d'autant que l'on connaît son intérêt pour les informations positives et les itinéraires aussi bien que pour les merveilles.

Quoi qu'il en soit, al-Bakrī nous a conservé ici une matière originale et riche d'informations sur le Yémen et le ʿUmān, pour une époque où les autres géographes sont beaucoup plus laconiques.

Bibliographie

Sources

- Abū-Fidā' (1840) : *Taqwīm al-buldān*. Reinaud, J. T. – Mc Guckin de Slane (éds). Paris, Imprimerie nationale.
- Adler, M. N. (1907) : *The Itinerary of Benjamin of Tudela*. Londres, Henry Frowde.
- Al-Ahwānī, ʿAbd ʿAzīz (1965) : *Nuṣūṣ ʿan al-Andalus min “ Kitāb Tarṣīʿ al-aḥbār wa-tanwīʿ wa-l-bustān fī ḡarāʾib al-buldān wa-l-masālik ilā ḡamīʿ al-mamālik ”*. Madrid, Instituto de estudios islámicos.
- Al-Akwaʿ, Ismāʿīl ibn ʿAlī (1988) : *Al-buldān al-yamāniyya ʿinda Yāqūt al-Ḥamawī*. Ṣanʿāʾ, Maktabat al-ḡīl al-ḡadīd.
- Al-Bakrī, Abū ʿUbayd (1983) : *Muḡam mā staḡama min asmāʾ al-bilād wal-lmawāḍiʿ*. Al-Saqā, M. (ed.). Beyrouth, ʿĀlam al-kutub, 4 vols en 2 t.
- Al-Bakrī, Abū ʿUbayd (1992) : *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*. In : Van Leeuwen, A. P. – Ferre, A. (eds). Tunis, Al-dār al-ʿarabiyya li-l-kitāb, 2 vols.
- Buzurk ibn Ṣahriyār (1883) : *Kitāb ʿaḡāʾib al-Hind*. Van der Lith, P. A. (éd.) – Devic, L. M. (trad.). Leide, E. J. Brill.
- Al-Dīnawarī (1975) : *Le dictionnaire botanique*. Hamidullah, M. (éd., trad.). Le Caire, IFAO.
- Al-Hamdānī (1990) : *Ṣifat ḡazīrat al-ʿArab*. Al-Ḥawālī, M. (éd.). Ṣanʿāʾ, Maktabat al-irṣād.
- Al-Ḥimyarī (1975) : *Rawḍ al-miʿār fī ḥabar al-aqtār*. ʿAbbās, I. (éd.). Beyrouth, Maktabat Lubnān.
- Ibn Baṭṭūṭā : *Rihla al-musammā Tuḥfat al-nuẓẓār fī ḡarāʾib al-amṣār wa-ʿaḡāʾib al-asfār*. Beyrouth, Dār al-kitāb al-lubnānī, s.d.
- Ibn al-Bayṭār (1877–1881–1883) : *Al-ḡāmiʿ li-mufradāt al-awḍiyya wa-l-aḡḍiyya*. In : Leclerc, L., *Traité des simples par Ibn El-Bēithar, Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale*, XXIII, 1–476 ; XXV, 1–489 ; XXVI, 1–483.
- Ibn al-Faqīh (1885) : *Muḥtaṣar kitāb al-buldān*. De Goeje, M. J. (éd.). Leide, E. J. Brill.
- Ibn Ḥawqal (1939) : *Kitāb ṣūrat al-arḍ*. Kramers, J. H. (éd.). Leide, E. J. Brill.
- Ibn Ḥurraḍāḍbih (1889) : *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik wa-yalīh nubaḍ min Kitāb al-ḥarāḡ li-Abī l-Ḡaʿfar Qudāma ibn Ḡaʿfar*. De Goeje, M. J. (ed., trad.). Leide, E. J. Brill.
- Ibn al-Muḡāwir, (1951-54) : *Taʾrīḥ al-mustabṣir*. Löfgren, O. (ed.). Leide, E. J. Brill.

- Al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq fī ḥtirāq al-āfāq*. Le Caire, Maktabat al-ṭaqāfa al-dīniyya, s.d., 2 vols.
- Al-Iṣṭahrī (1927) : *Masālik al-mamālik*. De Goeje, M. J. (éd.). 2^{ème} éd., Leide, E. J. Brill.
- Al-Masʿūdī (1962) : *Les prairies d'or*. Barbier de Meynard – Pavet de Courteille (éds), revue et corrigée par Pellat, Ch. Paris, Société asiatique.
- Al-Muqaddasī (1906) : *Aḥsan al-taqāsīm fī maʿrifat al-aqālīm*. De Goeje, M. J. (éd.). Leide, E. J. Brill.
- Al-Qazwīnī (1984) : *Āṭār al-bilād wa-aḥbār al-ʿibād*. Beyrouth, Dār Bayrūt.
- Qudāma ibn Ġaʿfar : *Kitāb al-ḥarāğ* : v. Ibn Ḥurraḍbih.
- Al-ʿUmarī (1985) : *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār (mamālik Miṣr wa-al-šām wa-l-Ḥiğāz wa-l-Yaman)*. Fuʿād Sayyid, I. (ed.). Le Caire, IFAO.
- Wüstenfeld, F. (1859 et 1861) : *Die Chroniken der Stadt Mekka*, II et IV. Leipzig, F. A. Brockhaus.
- Yāqūt (1990) : *Muğam al-buldān*. Al-Ġundī, F. ʿA. ʿA. (éd.), Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 7 vols.
- Al-Zuhrī (1968) : *Kitāb al-Ġurāfiyya*. Hadj Sadok, M. (éd.), Damas, IFEAD.

Études

- Bourguignon d'Anville, J.-B. (1786) : *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne*, Paris, Imprimerie royale.
- Clément-Mullet, J.-J. (1868) : Essai sur la minéralogie arabe. *Journal Asiatique* 6^{ème} Sér., Vol. 11, pp. 5–81 et pp. 109–251.
- Dozy, R. (1881) : *Suppléments aux dictionnaires arabes*. Leide, E. J. Brill.
- Ducène, J.-C. (2003a) : Une nouvelle description de Ṣuḥār (ʿUmān) extraite d'un manuscrit inexploité du Kitāb ṣuwar al-aqālīm d'al-Iṣṭahrī. *Arabica* Vol. 50, n°1, pp. 109–103.
- Ducène, J.-C. (2003b) : La description géographique de la Palestine dans le K. al-masālik wa-l-mamālik d'Abū ʿUbayd al-Bakrī. *JNES* Vol. 62, n°3, pp. 181–191.
- Ferre, A. (1986) : Les sources du Kitāb al-masālik wa-l-mamālik d'Abū ʿUbayd al-Bakrī. *IBLA* n°158, pp. 185–214.
- Goitein, S. D. (1967) : *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza : Economic Foundations*. Los Angeles, University of California Press.
- Grohmann, A. (1933) : *Südarabien als Wirtschaftsgebiet*. Brünn, Verlag Rudolf M. Rohrer.
- Al-Hamdānī, Ḥ. b. Fayd Allāh (1986) : *Al-Ṣulayhiyyūn wa-l-ḥaraka al-Fāṭimiyya fī l-Yaman*, 3^e éd. Ṣanʿāʾ, Manṣūrāt al-madīna.
- Headley, G. (1960) : ʿAsīr. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. I, pp. 729 sq.
- Kay, H. C. (1892) : *Yaman, Its Early Mediaeval History*. Londres, Edward Arnold.
- Kervran, M. (1997) : Ṣuḥār. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 9, pp. 808 sq.
- Kowalska, M. (1967) : The Sources of al-Qazwīnī's *Athār al-bilād*. *Folia Orientalia* Vol. 7, pp. 41–88.
- Lane, E. W. : *Arabic–English Lexicon*. Edinburgh, Williams and Norgate, 1877–1893, 8 vols.
- Levi della Vida, G. (1992) : Murād. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 7, pp. 591 sq.
- Levi-Provençal, E. (1960) : Abū ʿUnayd al-Bakrī. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. I, pp. 159 sq.
- Mandaville, J. (1965) : Ḥāly. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 3, pp. 106 sq.
- Marin, M. (1983) : Reference to Oman in the Literature on Arabian Geography. *The Journal of Oman Studies* Vol. 6, n°1, pp. 59–64.
- Miquel, A., (1967–1988) : *La géographie humaine du monde musulman*. Paris, Mouton, 4 vols.
- Molina, L. (2002) : Al-ʿUdhīrī. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 10, pp. 837 sq.

- Mokri, M. (1960) : La pêche des perles dans le golfe Persique. *Journal Asiatique* Vol. 248, pp. 381–397.
- Müller, W. W. (1986) : Mahra. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 6, pp. 78 sq.
- Müller, W. W. (1989) : Mārib. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 6, pp. 543 sq.
- Reinaud, J.-T. (1848) : *Géographie d'Aboulféda*. Paris, Imprimerie nationale.
- Rentz, G. (1960) : Al-Aḥḳāf. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide Vol 1, p. 265.
- Roldán Castro, F. (1990) : *El occidente de al-Andalus en el Āṭar al-bilād de Al-Qazwīnī*. Seville, Alfar.
- Schleifer, J.–Montgomery Watt, W. (1965) : Hamdān. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 3, pp. 125 sq.
- Smith, G. R. (1997) : Ṣulayḥides. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 9, pp. 850 sq.
- Smith, G. R. (1998) : Ta'izz. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 10, pp. 127 sq.
- Sprenger, A. (1864) : *Die Poste- und Reiserouten des Orients*. Leipzig, F. A. Brockhaus.
- Tibbetts, G. R. (1981) : *Arab Navigation in the Indian Ocean before the Coming of the Portuguese*. Londres, The Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.
- Van Arendonck, C. (1960) : *Les débuts de l'imāmat Zaydite au Yémen*. Leide, E. J. Brill.
- Wilkinson, J. C. (1989) : Maṣṣaṭ. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 6, pp. 723 sq.